

En assistant au spectacle qu'a offert vendredi la ville de Marseille, M. Guinot, maire de cette ville, a pu se persuader qu'il connaissait fort mal les populations qu'il a l'honneur d'administrer, et que les processions ne pouvaient en rien, comme il le prétendait, troubler l'ordre public. Les protestants, qui d'ailleurs avaient repoussé, par un document public, le reproche d'intolérance qu'on leur avait implicitement adressé, sont demeurés parfaitement calmes; les libres-penseurs auxquels l'énergie du préfet inspire une terreur salutaire, n'ont paru, nulle part, et, pendant ce temps, la magistrature, le parquet, sauf M. Andrieux; les membres de la chambre de commerce et les membres du tribunal de commerce, c'est-à-dire l'élite des citoyens de Marseille, ceux qui font la fortune et la gloire de la vieille cité phocéenne, tous ces négociants absolument libres de leurs actions, n'ayant intérêt à flatter ni le préfet ni l'évêque, se sont rendus, en grande pompe, au monastère de la Visitation. A leur tour, les ouvriers sont venus, le soir, déposer, au pied de la statue de Belzunce, des bouquets et des couronnes. Ils ont acclamé Mgr Place, fils ont acclamé M. le général Espivent et M. de Kératry; la foule s'est portée à la préfecture pour remercier le préfet d'avoir annulé l'arrêté du maire. Quant au maire, il était pendant ce temps fort délaissé, abandonné de tous, excepté peut-être de quelques conseillers municipaux et de M. Labadie, continuant à nourrir en son corps les ressentiments personnels qu'on lui attribue contre les monastères; et, sans doute, il réfléchissait, ce maire, aux dangers des tentatives de persécution, et il se disait, à part lui, que sa manifestation libre-penseuse avait manqué son but, et qu'en essayant d'interdire les processions, il n'avait fait qu'en raviver le culte et en doubler la pompe.

Tel est, en effet, le résultat le plus clair de la tentative de M. Guinot, et les catholiques qui ont combattu l'arrêté du maire pour maintenir leurs droits et pour soutenir un antique et pieux usage, auraient, en définitive, mauvaise grâce à se plaindre trop fort de M. le maire de Marseille. En effet, beaucoup d'honnêtes gens qui, en temps ordinaire, seraient restés chez eux et n'auraient point songé aux processions, ont senti se réveiller cette foi qu'on voulait éteindre en eux; ils ont organisé, conduit ou suivi ces processions que, les années précédentes, ils venaient passer d'un oeil indifférent, et la religion a profité de l'intolérance de la libre-pensée. Ainsi, quand l'année dernière se rouvrit et se réparèrent à Paris les églises fermées et dévastées par les ordres des criminels de la Commune, le nombre des fidèles fut plus grand que jamais, plus nombreuses et plus riches que jamais les offrandes déposées sur l'autel. Voilà l'ordinaire effet des persécutions, qu'elles soient terribles comme aux premiers temps de l'ère chrétienne, sévères comme à Paris, en 1871, ou ridicules comme à Marseille en juin 1872.

Ridicules, et rien de plus, car M. le maire de Marseille, qui avait publié ce fameux arrêté, n'a pas eu l'audace, le courage, ou seulement la fermeté de s'y tenir et de le défendre. Ayant reçu de M. de Kératry, dont l'attitude en tout ceci a été calme et solide, une lettre lui annonçant l'annulation de son arrêté, M. Guinot a répondu par quelques lignes hésitantes, inquiètes, écrites presque sur le ton de l'excuse, et qui se terminent par cette phrase: « Je suis heureux » que, dans cette circonstance, vous substituez votre autorité à la mienne et que vous dégagez ainsi ma responsabilité.

Quelle raison pitoyable et quelle triste façon de ce dérober! M. le maire savait bien, en définitive, que les processions ne pouvaient faire courir dans Marseille aucun danger à l'ordre, que sa responsabilité n'avait rien à redouter, et l'événement est là pour lui prouver, en tout cas, qu'aucune de ses prétendues terreurs n'était justifiée. Mais non! il voulait simplement faire servir son autorité à ses rancunes et à ses théories d'athée. Que n'a-t-il eu tout au moins le courage de le dire et de persévérer dans l'opinion émise? Voilà bien, en vérité, ces jacobins de la décadence démocratique, qui n'ont su emprunter à leurs ancêtres que les défauts et n'ont pu trouver dans leur héritage la seule qualité qui, parfois, puisse servir d'excuse aux révolutionnaires, l'énergie et l'audace! Tous ces hommes-là sont aujourd'hui grands parleurs et gens à fracas; montrez-leur un peu de fermeté, le dessein arrêté de leur tenir tête; ils

tremblent, et vont, comme Pilate, se laver les mains dans le coin le plus obscur de la vie privée. Rien à craindre d'eux si seulement vous faites mine de ne les point craindre.

L'incident des processions à Marseille porte avec lui, outre son caractère religieux, une morale politique dont devrait profiter M. Thiers. Il devrait voir maintenant qu'il n'a rien à redouter des radicaux, et que le jour où lui et ses ministres sauraient dire à l'extrême gauche: « Nous le voulons ainsi, » l'extrême gauche se hâterait de leur répondre, comme M. Guinot à M. de Kératry: « Nous sommes heureux que vous dégagez notre responsabilité. » Et, pendant quelque temps, le pays sera débarrassé des protestations, des exclamations et des réclamations des messieurs jacobins de la troisième République.

Variétés

LA DERNIÈRE CLASSE

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école et j'avais grand peur d'être grondé, d'autant plus que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers les champs. Le temps était si chaud, si clair! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Ripert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature; et j'y pensais sans m'arrêter: « Qu'est-ce qu'il y a encore? » Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria: — « Ne te dépêche pas tant, petit, tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école. » Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entraî tout essouffé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'en entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux entendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables: « Un peu de silence! » Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement, ce jour-là, tout était tranquille comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras, il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge, et si j'avais peur. Eh bien! non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement: Va vite à ta place, mon petit Frantz; nous allons commencer sans toi. » J'enjambai le banc, et je m'assis tout de suite à mon pupitre.

Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin, et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous; le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abbécédairé mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit: « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de

la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah! les misérables! voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie!

Ma dernière leçon de français!... Et moi qui savais à peine écrire! Je n'apprenais donc jamais! Il faudrait donc en rester là!...

Comme je m'en voulais maintenant au temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme! C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était à mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes bien haut, bien clair, sans aucune faute! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendis M. Hamel qui me parlait:

« Je ne te gronderais pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit: Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis, tu vois ce qui arrive. Ah! c'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain! Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire: Comment! vous prétendez être Français, et vous ne savez ni parler, ni écrire votre langue! Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aiment mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé?... »

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel me mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide, qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison.

Puis, il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui, non plus, n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre cher homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde: « France, Alsace, France, Alsace »

Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendants à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir étonné chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier.

Un moment, des hannetons entrèrent; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons avec un cœur, une conscience, comme si cela avait été du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant: « Pourquoi qu'on ne les oblige pas à chanter en allemand. »

De temps en temps, quand je levais les

yeux de dessus ma page je voyais M. Hamel, immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emprunter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa chaire en face de lui et sa classe toute paisible. Seulement, les bancs et les pupitres s'étaient polis, frotes par l'usage, les bords de la cour avaient grandi, et les bouilles qui avaient planté lui-même enguirlandant les fenêtres jusqu'au toit. Quel créve-cœur, ça devait être pour ce pauvre homme de quitter tout cela, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles; car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours!

Tout de même, il eut le courage de faire la classe jusqu'au bout.

Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire; ensuite, les petits chantèrent tous ensemble le « ba be bu bu ». Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes et tenait son abbécédairé à deux mains.

On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi. Sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah! je m'en souviendrai, de cette dernière classe!

Tout à coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent dans nos fenêtres. M. Hamel se leva, tout pâle, sans sa chaire. Jamais, il ne m'avait paru si grand... « Mes amis, je... » Mais quelque chose l'étranglait; il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors, il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put: « Vive la France! » Puis, il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe: « C'est fini... allez-vous-en! »

ROUBAIX

LE NORD DE LA FRANCE

Nos radicaux roubaisiens ont triomphé, sans générosité, sans dignité. Ils se sont montrés insolents, grossiers, et nous ont prouvé, une fois de plus, qu'il n'y a pas la moindre idée du respect dû à l'opinion d'autrui.

Voici les faits qui se sont passés sous nos yeux:

Durant la soirée d'hier, à partir de huit heures, des groupes d'individus, évidemment en état d'ivresse, sont passés sous nos fenêtres, proférant contre nous les insultes les plus grossières, les accusations les plus ignobles, jointes aux menaces qui accompagnent d'ordinaire ces sortes de démonstrations.

Rien ne pourrait donner une idée du dévergondage de pensées et de paroles qui nous a été révélé en cette occasion. Franchement, nous ne savons pas le dictionnaire démocratique si riche et si varié.

Tout cela était entremêlé des cris répétés de: « A bas la calotte! Vive la République! A bas les curés! A la lanterne! Vive Degrange! A bas Bergerot! A bas le journal! A bas les blancs! Vivent les rouges! Ces scènes se sont renouvelées à intervalles irréguliers, jusqu'à près minuit. A cette heure-là, quelques voyous nous ont encore régala de cris de « à la lanterne », puis le silence s'est fait.

Vers deux heures ou deux heures et demie, une bande fort nombreuse et composée en majeure partie de jeunes employés, est venue nous donner un charivari dans toutes les règles; ils ont chanté, hurlé, braillé à tue-tête et d'une voix passablement avinée; ils nous ont servi des parodies de quelques chants religieux; puis, après une demi-heure, voyant que personne ne paraissait, ils sont partis et s'en sont allés chez notre honorable et courageux ami, M. Henri

— A pied, répliqua le jeune avocat.

— Joli moyen pour ne rien pouvoir visiter, interrompit André, non, non, continua-t-il, je ne veux pas que nous arrivions accablés de fatigue, d'ailleurs c'est moi qui ai proposé cette partie de plaisir, et je la réglerais comme bon me semblera. Tu vas de ce pas rentrer chez toi pour t'habiller, Amaury; toi, Madeleine, occupe-toi sans retard de notre déjeuner, et moi, pendant ce temps, j'aviserais au moyen de vous éviter l'ennui et la lassitude de deux bonnes heures de marche. Au revoir et à bientôt!

M. Morin se rendit sur-le-champ chez un loueur de voitures, rue basse du rempart, fit choix d'une calèche, monta dedans et ordonna au cocher de le conduire rue Richelieu. Arrivé devant le magasin de Lepage, il descendit de voiture, entra dans la boutique du célèbre armurier, y fit emplette d'une d'une paire de pistolets de tir, et regagna sa demeure. Chemin faisant, il souleva sans bruit, de façon à ne point éveiller la curiosité du cocher, le coffret de sa voiture, plaça au fond les pistolets; et reprit tranquillement sa place. Parvenu au coin de la rue des Saint-Pères, M. Morin mit pied à terre, après avoir dit au cocher de l'attendre.

La suite au prochain numéro.

Wattinne, où ils ont recommencé leur tapage. Ils n'ont pas été plus heureux, car la non plus, aucune fenêtre ne s'est ouverte, et nos manifestants en ont été pour leurs frais.

Somme toute, ces petites scènes nousissent fort indifférent; elles ne servent qu'à nous faire apprécier de plus en plus le bonheur que nous avons de ne pas appartenir à un parti qui compte de telles gens dans son sein.

La proclamation du résultat du scrutin à l'hôtel de ville a donné lieu à un incident. Un spectateur — pharmacien à Tourcoing, dit-on — avait poussé une exclamation qui fut mal interprétée par les républicains qui l'entendirent. Immédiatement il fut assailli, bouculé, frappé, entraîné hors de la salle, et jeté sur la rue. La foule l'accueillit par des huées et aux cris de « bas Bergerot! ». Un adjoint présent prit le malheureux sous sa protection et le conduisit d'abord dans un café voisin, puis au cercle de l'Industrie; mais la foule persista à les suivre en continuant de hurler: « Bas Bergerot! ». Après avoir stationné quelque temps à l'entrée du cercle, la fédération d'indifférents se dispersa.

Il paraît que le pauvre diable victime des brutalités et des violences des frères et amis est lui-même un chaud républicain. C'est ce qui s'appelle ne pas avoir de chance.

On nous parle d'autres scènes de violences qui auraient eu lieu sur divers points de la ville, mais nous manquons de détails précis.

Dans un bureau électoral, un individu présent s'étant permis de pousser un cri injurieux pour le candidat conservateur et ses amis, le président, M. A. Fanechon, adjoint, l'énergiquement appelé à l'ordre.

Cet exemple aurait bien dû être imité partout!

Une bande assez nombreuse d'individus, portant la cravate rouge, s'est promenade hier, par la ville, en chantant la *Marseillaise*:

Qu'un sang impur
Arrose nos sillons.

De quel « sang » peut-il donc bien s'agir?

A cause du mauvais temps, les processions ne sont pas sorties hier, à Roubaix.

A Tourcoing, une averse épouvantable est tombée au moment de la bénédiction donnée sur la grande-place.

La commission permanente du Conseil général se réunira, mardi prochain, 11 juin, à une heure et demie.

Les aspirants aux encouragements du département pour continuer leurs études artistiques dans les écoles spéciales de Paris, devront se faire inscrire au bureau du secrétaire-général de la Préfecture avant le 10 juillet prochain.

Le jury chargé de l'examen des candidats se réunira à la préfecture le lundi 22 juillet, à dix heures du matin.

Depuis le 1^{er} juin, la compagnie du Nord a organisé sur Douai un nouveau train partant de Lille à onze heures dix minutes du soir.

Des examens pour l'admission à l'emploi de garde mines auront lieu dans le courant du mois d'août 1872 à Paris, Valenciennes, Nancy, Saint-Etienne, Rhodéz, Toulouse, Périgueux, Alais, Chambéry et Alger.

Le programme des conditions exigées pour l'admission à l'emploi est déposé à la préfecture (1^{re} division), où il sera communiqué sans déplacement aux personnes qui désireraient le consulter.

Sept des bourses créées par l'Etat à l'école supérieure de commerce de Paris seront vacantes à la rentrée du mois d'octobre prochain.

Un concours pour ces sept bourses sera ouvert le 22 juillet à Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes et Lille.

Tout candidat qui désire se faire inscrire pour être admis à prendre part à ce concours, doit justifier qu'il est français ou naturalisé français, et qu'il a eu seize ans au moins et vingt ans au plus au premier janvier de l'année du concours.

Aucune dispense d'âge ne peut être accordée.

Les candidats devront se faire inscrire du 1^{er} au 15 juillet au plus tard, à la Préfecture du département dans lequel habitent leurs parents et à la Préfecture du département dans lequel ils désirent subir l'examen.

Les pièces à produire pour l'inscription sont:

- 1^o L'acte de naissance du candidat, revêtu des formalités prescrites par la loi;
- 2^o Une déclaration d'un docteur en médecine constatant que le candidat a eu la petite vérole ou a été vacciné;
- 3^o Une déclaration écrite par laquelle le candidat fera choix d'une des villes désignées comme centre d'examen;
- 4^o Les renseignements détaillés, à l'appui de la demande de prendre part au concours, sur les moyens d'existence, le

conviens, est un bijou, mais il a trop d'admirateurs, trop de visiteurs, et surtout trop de promeneurs! Le refuge que je te propose, au contraire, est un village bien humble bien modeste; caché à tous les regards, à quelques lieues de la capitale. Nos élégants du jour le dédaignent parce qu'ils ne le connaissent pas; là, point d'oisifs, point de commis-marchand en bonne fortune, de grisettes en partie fine; c'est calme, c'est silencieux et d'une tristesse...

— Et voilà précisément pourquoi je ne veux pas l'habiter, interrompit vivement Madeleine.

— Mais puisque tu baises le bruit, le mouvement, le monde, dit Amaury.

— Ce n'est pas une raison pour que je me condamne à mourir d'ennui dans la solitude de Montfermeil, répliqua Mme Morin.

— Allons, allons, je vais vous mettre d'accord, dit joyeusement André. Montmorency est trop peuplé, Montfermeil trop désert, eh bien! nous n'irons ni à Montfermeil ni à Montmorency.

— Et que nous offrirais-tu à la place? répondit le jeune avocat.

— Un des environs de Paris le plus charmant qui soit au monde; de grands bois peuplés de cerfs et de daims l'entourent; situé sur une hauteur, il a à ses pieds une petite ville, à quelques pas un parc magnifique rempli de promeneurs, et tout au-dessus de ce parc, la Seine. La solitude vous attire-t-elle, vous avez songé la main toutes les distractions de la capitale

êtes-vous fatigué de ces distractions, vous gravisiez un coteau et rentrez dans votre solitude.

Et quelle est cette merveille? dit Amaury avec curiosité.

— Comment l'appelle-t-on? reprit Madeleine.

— Bellevue, répondit M. Morin. Placé sur le sommet d'une montagne et couronné de bois, Bellevue d'un côté domine Paris, de l'autre il s'appuie sur la petite ville de Sèvres, contemple le parc de Saint Cloud, et voit à ses pieds couler les eaux limpides de la Seine.

— Eh bien! qu'en penses-tu, ma mère? dit Amaury à Mme Morin.

— C'est demain dimanche, poursuivait André, allons tous les trois passer la journée à Bellevue.

— Je le vieux bien, dit Madeleine.

— Et moi aussi, ajouta Amaury.

— C'est convenu, dit M. Morin.

Et ils se séparèrent.

A peine rentré dans son appartement le jeune avocat sembla se transfigurer. A sa gaieté factice succéda bientôt un accablement profond, et il retomba dans sa mélancolie accoutumée.

Quant à monsieur Morin il était temps qu'il partit. Ce rôle d'homme heureux qu'il lui avait fallu jouer pendant une grande heure pour assurer l'exécution de son dessein, lui pesait, et il avait hâte de jeter le masque dont il s'était, pour un moment, couvert le visage.

Madeline, qui n'avait vu dans le changement étrange et inespéré de son

mari et de son enfant qu'un retour fait sur eux-mêmes, était heureuse et pleine de confiance en l'avenir.

Le lendemain, Amaury, André et Madeleine étaient debout dès huit heures du matin. La joie éclatait dans leurs regards: Le ciel, comme s'il eût voulu être de moitié dans la fête projetée par la petite famille, resplendissait d'azur. C'était une de ces belles journées de mai, où la nature, dépouillée de ses sombres vêtements de l'hiver, se montre dans toute la pureté et dans toute la jeunesse du printemps. Pas un nuage n'attristait ses yeux, un air tiède et limpide faisait trembler les rameaux verdoyants des arbres, les fleurs s'épanouissaient avec coquetterie en exhalant les plus doux parfums, et les rayons du soleil avaient atteint cette force qui réchauffe le corps sans l'énerver. Cette matinée enfin semblait être tout à la fois un adieu de la terre et du ciel à la saison des frimas qui finit, et un salut aux beaux jours qui commencent.

— Eh bien! quand déjeunerons-nous, Madeleine? dit joyeusement André à sa femme.

— A quelle heure veux-tu donc partir? répondit Mme Morin.

— Mais à dix heures au plus tard.

— En ce cas, nous n'avons pas une minute à perdre, reprit Amaury, et je vais donner des ordres pour que nous nous mettions bientôt à table.

— Et comment irons-nous à Bellevue? poursuivit Madeleine.

— Par la Seine, dit Amaury.

— Par la Seine, dit Amaury.